

## V'là les Américains

Contrastant avec le piétinement des Alliés en Normandie, la libération de Ille-et-Vilaine, début août 1944, se fait très vite après la percée d'Avranches. Il s'agit moins ici de décrire le déroulé des faits militaires que de relater, au travers de témoignages et de quelques lieux, dont Acigné, comment la bascule de la longue Occupation à la Libération soudaine a été vécue sur le moment par la population en Ille-et-Vilaine.

### Les Américains butent à Maison-Blanche le 1 août

La population d'Ille-et-Vilaine était loin de se douter de l'arrivée en trombe des Américains en ces premiers jours d'août. Le quotidien *L'Ouest-Éclair* du 31 juillet titre : « Les tentatives des Américains repoussées de part et d'autre de la Dive. » Le lendemain 1 août, ce même quotidien régional titre « En Normandie, les Allemands résistent opiniâtement aux assauts anglo-américains ». Ce sera d'ailleurs le dernier numéro du journal.

En fait, après des combats, Avranches a été prise le 31 juillet et l'aviation américaine ayant repéré que le pont de Pontaubault sur la Sélune était intact, les avant-gardes en prennent le contrôle.

Le lendemain 1 août, la 4<sup>e</sup> division blindée américaine, quitte le secteur d'Avranches à partir de 10 heures et fonce vers Rennes par la route d'Antrain. En trois jours, l'armée américaine fera passer 7 divisions (120 000 hommes et 10 000 véhicules). Toutes relèvent de la III<sup>e</sup> armée américaine sous les ordres du général Patton. Il ordonne de foncer le plus vite possible vers l'ouest, le sud et l'est de la Bretagne. Ses divisions libéreront la Bretagne, la vallée de la Loire et contourneront par le sud la résistance allemande en Normandie.

En attendant, ce mardi 1 août 1944, sur la route de Rennes, les garnisons allemandes dispersées le long du trajet, en effectif modeste et pas équipées pour faire front, n'opposent qu'une faible résistance à la division blindée américaine. Elles esquivent rapidement ou sont faites prisonnières.

**Maurice Leroy, commerçant à Coglès, a fait des photos lors du passage des Américains dans sa commune, le 1er août 1944. Les voici rue de l'église, avançant pour le moment sans difficultés vers Rennes.**



La route du convoi américain passe par Maison-Blanche, un hameau sur la route de Rennes à Betton, à l'est de Saint-Grégoire. A proximité de la route sont implantés six canons antiaériens en partie enterrés. Les Américains les ont identifiés mais ont mal apprécié l'importance de cette position, son implantation exacte, dans les champs près de la route qu'ils empruntent, et ignorent que le modèle de canon installé peut tirer à l'horizontale.

C'est un jour d'été magnifique et calme, tranchant avec les incursions d'avions alliés des jours précédents. La famille Chasle, de la ferme de la Chesnaye, près de laquelle les Allemands ont installé leur batterie antiaérienne, est occupé ce jour là à nettoyer un talus à la faucille à 1,5 km, au bord de la route en direction de Betton. Ils entendent alors un bourdonnement provenant, semble-t-il, d'un convoi routier. « C'était curieux, au lieu des véhicules (allemands) habituels très espacés et très camouflés, il s'agissait d'un convoi très dense. » explique Yves Chasle. Ils voient arriver une drôle de voiture avec cinq-six soldats non casqués – c'est une jeep – et derrière des chars d'un nouveau genre, marqués d'une étoile blanche et dont les capots avaient une espèce de tapis orange exposé vers le ciel. Les Américains !

La surprise est réelle. Il faut savoir qu'il avait fallu 56 jours aux alliés pour parcourir les 115 km entre les plages de débarquement et Avranches, alors que la matinée du 1 août suffit pour franchir les 90 km menant aux abords de Rennes.

On croyait donc les Américains encore à Avranches. Jean Chasle, le fils de 23 ans, converse alors avec un français en uniforme installé dans la jeep de tête. Jean Chasle conseille de prendre une autre route pour éviter de passer à proximité de la batterie allemande, sans convaincre. Le convoi s'avance donc et s'arrête sur le bord de la route à Maison-Blanche, à 300 mètres de la batterie. Les gens du village s'enhardissent et sortent de leur maison. Les Américains commencent à leur lancer des cigarettes et ils reçoivent en échange des bouteilles. La rumeur circule que les Allemands sont disposés à se rendre. La jeep en tête du convoi avec un gradé américain s'avance seule dans le chemin vers la ferme de La Chesnaye où le gradé s'y entretient avec le capitaine commandant la batterie allemande, pour lui demander vraisemblablement sa reddition. A 15 h 45, brusquement des obus venant d'ailleurs se mettent à siffler et à tomber. D'autres batteries allemandes du pourtour de Rennes, dont celle de Chantepie, alertées, étaient entrées en action. Tout le monde essaye de regagner des abris ou plonge simplement dans les fossés. Le combat s'engage alors sur place, les chars s'avancant pour tenter de réduire la batterie allemande. Mais ils sont « cueillis » par les tirs tendus de la batterie antiaérienne allemande. Les arbres sont maintenant déchiquetés, un champ de blé est en feu ainsi que des maisons à proximité.

Les échanges de tirs continuent jusqu'à 22 h 30, avant que les Américains ne se replient à quelques kilomètres. Onze chars et trois autochenilles ont été détruits.



**A gauche, char américain détruit au combat de Maison-Blanche. A droite, pièce d'artillerie allemande dans sa cuve semi enterrée, après le repli des soldats allemands (peinture de Frédéric Back, coll. Musée de Bretagne).**

Plutôt que contourner l'obstacle à Maison-Blanche et pénétrer directement dans Rennes, les chars n'étant pas fait pour le combat de rues, le commandement américain préfère stationner à Saint-Aubin d'Aubigné et attendre le renfort d'une division d'infanterie pour investir la ville. Le lendemain, 2 août, les Américains, restant toujours à distance, tirent à l'obusier sur la batterie allemande et mènent des raids avec des avions de chasse, qui firent souffrir la batterie. Ils envoient également, par intermittence des obus sur la ville de Rennes, pour tenter de convaincre l'ennemi de la quitter. Questionné ensuite sur ces tirs d'obus, le général Patton aurait répondu avec son humour : « Avant d'entrer chez quelqu'un, on frappe toujours. » Le 3 août, après une matinée calme, l'après-midi, un bataillon d'infanterie américain lance une nouvelle attaque sur la batterie, sans l'emporter et avec des pertes de part et d'autre. Il faudra attendre le 4 août au matin, vers 4 h, pour que les soldats allemands se retirent.

### **Acigné, libéré précocement le 2 août**

Dès le mercredi 2 août, s'ils n'attaquent pas Rennes, les Américains déploient des unités à l'est de leur axe de pénétration et de Rennes pour protéger leur flanc et prévenir l'arrivée de renforts allemands de cette direction. C'est ainsi que des éléments de la 4<sup>e</sup> division blindée américaine partirent à l'aube de Saint-Aubin-d'Aubigné. Après avoir libéré Liffré, ils se dirigèrent vers Acigné. Dans la matinée, les Acignolais entendirent le roulement d'un convoi et, de loin, reconnurent des véhicules marqués d'une étoile. Un cri de joie se répandit : « Voilà les Américains ! » Il y eut une discussion entre un membre du conseil municipal et le maire. Fallait-il sonner les cloches ? Risquait-on une contre-offensive ? Finalement, on fit sonner les cloches à toute volée. Claude Perrel, 5 ans en 1944, se rappelle. « Deux jeeps se sont arrêtées au milieu de la rue de Calais, entre la mairie et l'église. Ma mère m'a donné un bouquet de fleurs pour aller leur porter. Le soldat m'a fait la bise et m'a donné un chewing-gum. Je n'en avais jamais goûté. Cela m'a marqué. »



**A gauche, char américain accueilli par les Acignolais, rue de Calais (photo coll. Claude Pérel).**

**Ci-dessus, véhicule blindé rapide à Bout de Lande, faisant route d'Acigné vers Servon, guidé par une jeep avec un FFI en chemise blanche à l'arrière (photo coll. Louis Maignan).**

Le long cortège de jeeps, de chars, camions et autochenilles traversa le bourg du nord au sud, une partie poursuivant sa route vers Noyal-sur-Vilaine, l'autre vers Servon. Les Américains placèrent cependant des hommes en faction dans le bourg d'Acigné. Des soldats américains étaient stationnés derrière le calvaire, près de la rue du Stade actuelle et un char était positionné dans un champ au bord de la rue Saint-Georges.

En fin de matinée, Raymond Fougeroux, 5 ans à l'époque, était assis avec une petite copine sur le pas de porte de sa maison, à intersection de la rue du Grand Four et de celle des Forgerons (actuelle agence immobilière). « Soudain, un side-car avec deux soldats allemands débouchent de la route du Calvaire, venant de Rennes. Le temps que les Américains stationnés derrière le calvaire réagissent, ils envoient une rafale à l'équipage allemand dans le virage en face l'école Jeanne d'Arc, sous nos yeux. La moto était endommagée et les deux soldats allemands repartent tant bien que mal à pied et passent le pont sur la Vilaine pour se réfugier dans une grange à l'amorce de la route du Val Froment. »

Des Américains se lancent à leur poursuite, suivis par des habitants du bourg, curieux de voir la suite des événements.

Philippe Le Douarec, le fils du médecin et maire d'Acigné, alors âgé de 6 ans et habitant au pied du pont d'Acigné, raconte la suite. « Je suis aux premières loges. Des villageois excités, que je ne connais pas, suivent les soldats américains. Trois chars prennent position autour de la grange comme trois gros chats autour d'une souris, prenant leur temps, jouissant de ce moment de puissance, faisant durer le spectacle. Le silence est assourdissant, on n'entend aucun cri dans la foule toute proche. Chacun attend l'issue de ce moment tragique, exceptionnel pour ce petit village qui n'a rien vu de la guerre. Soudain, une énorme déflagration, des nuages de fumée, les trois chars ont tiré en même temps. Je suis pétrifié, mais pour rien au monde je ne voudrais manquer ce spectacle. Après le tir groupé, le silence se fait de nouveau. La foule est comme moi, hypnotisée, comme paralysée devant ce scénario inimaginable. Peu à peu la fumée se dissipe et nous voyons deux hommes sortir de la grange fumante dont la moitié du toit a disparu, l'un tenant une étoffe blanche, l'autre paraissant blessé. Le premier est hissé sur un char, il porte une casquette, c'est un officier (...).

L'autre vacille et finalement s'écroule sur le pont enjambant la rivière. Quelques civils se précipitent, les soldats américains, goguenards, laissent faire. Des coups de pieds pleuvent sur le soldat blessé gisant au sol. Certains veulent soulever le corps et le basculer dans la rivière. Je vois mon père s'interposer, toujours sous le regard imperturbable des soldats américains. Il est menacé d'être jeté lui aussi par la foule excitée dans la rivière. Je n'ai pas manqué un détail de la scène malgré mes six ans. L'homme mourra quelques heures plus tard. Quant à l'officier allemand, à l'abri, juché sur le char, il observe la scène d'un air méprisant. Je suis bouleversé par ce que je viens de voir, de vivre, par l'intensité dramatique brutale, les coups de canon, la vue de ce déchaînement cruel de la foule sur un corps sans vie. J'avais participé, en spectateur, au seul acte de guerre de mon village. »

**Le 2 août, rue du Pont Neuf, les curieux se dirigeant vers la grange à l'amorce de la route du Val Froment** (capture d'une image d'un film de Pierre Anger).



Redonnons la parole à Raymond Fougeroux. « Des gars du coin ont ramené le soldat blessé dans les locaux de l'école publique, que les occupants allemands avaient précédemment transformés en infirmerie. Mais, certains d'entre eux ont continué à le maltraiter, crachant dessus et donnant des coups de pieds. Le soldat, se sentant mourir, souhaita voir un prêtre. L'abbé Martiniaux, recteur d'Acigné, arriva, demanda aux gars de sortir et apporta les derniers sacrements au soldat allemand. »

Philippe Le Douarec poursuit. « L'année suivante (...), mon père arrivera à joindre la famille du soldat enterré dans le cimetière du village. Il me dira beaucoup plus tard qu'il avait voulu faire un enterrement correct à ce soldat, c'était un peu l'enterrement de l'Allemagne. » Sa famille, autrichienne, vint chercher son corps quelques années plus tard.

Des troupes américaines stationnèrent ensuite une huitaine de jours aux Onglées. Pour Marie-Thérèse Touchais enfant, qui vivait dans la ferme avec ses parents, ces soldats américains apparaissaient extraordinaires. Ils donnaient du chewing-gum, emmenaient les enfants ou les adultes faire une promenade en jeep à l'improviste et avec exubérance, s'amusant à faire des embardées et à passer par-dessus les talus.

### **Contournement de Rennes par les colonnes américaines le 3 août**

Une fois les renforts sur place, les Américains choisissent finalement d'isoler Rennes tout en reprenant leur progression en force vers le sud de la péninsule bretonne. Le 3 août au matin, ils lancèrent deux groupes de combat dans un mouvement en demi-cercle à l'Ouest de Rennes, à une distance de 25 km de la ville pour l'un et de 50 km pour l'autre. Traversant de nombreuses localités, ils finissent leur périple le soir. Le groupe, le plus proche de Rennes, rejoignant Janzé, boucle le pourtour de Rennes. Le groupe le plus éloigné finit son périple à Derval vers minuit.

**Traversée de Mordelles par un convoi américain le 3 août**  
(coll. Musée de Bretagne). Ce groupe de combat, chargé de contourner et isoler Rennes, passa par Mordelles, Goven, Guichen, Lohéac, Guipry, Messac, Bain-de-Bretagne, jusqu'à Janzé.



Un partage des rôles avait été défini avec les FFI : à ces derniers la tâche d'éclaireurs à l'avant garde et de « nettoyage » dans la région après le passage des Américains. Leur mission est donc de faire prisonniers tous les Allemands rencontrés, coupés de leur unité. Par exemple, dans la région de Janzé, en cinq jours plus de 300 Allemands sont faits prisonniers par les FFI.

Dans ce chassé-croisé de troupes, les confusions mortelles sont faciles, comme l'illustre cet épisode qui se déroula à Saint-Armel, au sud de Rennes, ce même 3 août.

Une section d'une quinzaine d'hommes du maquis de Broualan, leur zone au nord du département étant déjà libérée, poursuit sa mission dans le sillage des convois américains, après s'être emparé le 2 août, au nord de Rennes, d'un car et d'une voiture de liaison allemande. Leurs véhicules ont conservé les couleurs allemandes et seul un drapeau français accroché à l'avant du car permet de les distinguer. Ayant quatre prisonniers allemands, après avoir passé la nuit près du bourg de Saint-Armel, ils prennent le lendemain la direction de la gendarmerie de Châteaugiron pour les mettre au secret. Plus loin, dans la campagne de Saint-Armel, deux avions anglais patrouillant en protection des troupes américaines les survolent et, après un premier passage de reconnaissance, mitraillent le petit convoi dont ils ne perçoivent que les couleurs allemandes. Le car, chargé de munitions, prend alors feu et explose, tuant sept maquisards et deux prisonniers allemands.



Monique Micault-Massiot, témoin du drame à 15 ans, et Eugène Aubry, président des Anciens combattants.

PHOTO : OUEST-FRANCE

La stèle, au lieu-dit La Jaille, commémorant l'épisode dramatique de Saint-Armel (photo Ouest-France, juillet 2020).

Ces forces américaines qui avaient contournées Rennes poursuivront les jours suivant vers Nantes, Vannes et Lorient.

### Rennes ville ouverte, le 4 août

Le 2 août, dans la matinée, on voit des soldats allemands amener des caisses d'explosifs près des ponts de Rennes. Entre le 2 et le 4 août, Louis Maignan, de Bout de Lande en Acigné, alla en vélo voir son père hospitalisé à Rennes. Une sentinelle allemande lui dit : « Guerre bientôt finie !... » Le 3 août matin, on constate qu'une partie des occupants allemands a disparu dans la nuit.

Ces deux ou trois jours d'attente et de contournement de Rennes ont eu des conséquences. C'est ainsi que deux derniers convois de déportés auront le temps d'être envoyé vers l'Allemagne, emportant entre autres Anna Duvau, résistante originaire d'Acigné. Le 3 août à 19 h 30, alors que les Allemands tiennent encore les rues, sur un plan minutieusement préparé, une équipe mandatée par le général de Gaulle et la résistance, avec des FFI casqués et quelques civils avec brassard tricolore, se dirige discrètement vers la mairie et démettent « au culot », le maire en place pour installer Yves Milon, un résistant. Ils font de même à la préfecture pour le préfet. Cette opération répondait à un objectif prioritaire de de Gaulle : éviter la tutelle américaine.

Mais ce n'est que ce même jour, 3 août, à 23 h que les troupes combattantes allemandes reçoivent l'ordre officiel de repli vers Saint-Nazaire où elles doivent se regrouper et résister. Le 4 août, à partir de 3 heures du matin, 2000 soldats allemands sortent de Rennes en deux groupes, empruntant des routes secondaires, les grands axes étant déjà coupés tout autour de

Rennes par les troupes américaines. Avant de quitter la place, dans la nuit, ils dynamitent la majorité des ponts de Rennes, qui s'effondrent, les immeubles riverains étant fortement endommagés par les déflagrations.

Quelques heures plus tard, les premiers fantassins américains pénètrent prudemment dans Rennes, armes à la main, par la rue d'Antrain et la rue de Fougères. A 9 h 30, un premier et jeune GI de 19 ans débouche sur la place de la mairie déserte quand une jeune fille descendue d'un immeuble, des fleurs et une bouteille de vin dans les mains, se jette dans ses bras et l'embrasse en criant « Je t'aime ! ». Les Rennais s'amassent peu à peu sur la place de la Mairie. Jean Marin, un Français libre de Londres, qui accompagnait la colonne américaine, décrit : « L'ancienne capitale de la Bretagne était belle, vrai parterre de fleurs multicolores au passage de nos unités de tête par les rues et les avenues, fusil barrant la poitrine. Des femmes jeunes et vieilles accouraient pour nous serrer la main et embrasser ces Américains survenus et, au passage de nos jeeps et véhicules, les Français, dont beaucoup essayaient des larmes de joie, accablaient notre convoi de fruits et de fleurs et démontraient leur quasi-unanimité en criant « Vive l'Amérique ! ». Un vieil homme à longues moustaches blanches à la gauloise, juché à califourchon sur le toit d'une fenêtre mansardée donnant sur la place de la Mairie embouche une trompette et attaque une Marseillaise. « Aux premières notes, les gens étaient silencieux, les larmes leur venant, puis ils se mirent à chanter. Le son, d'abord faible, résonna avec écho entre les murs à mesure qu'augmentait le nombre de ceux qui chantaient », note-t-on dans le rapport du régiment US le premier entré à Rennes. L'émotion était partagée par tous.

Rennes est la première grande ville de l'hexagone libérée, précédant Angers le 10 et Nantes les 12 août.



**A gauche, un GI américain salue la foule sur la place de la Mairie le 4 août matin. A droite, l'après-midi, la foule rennaise rassemblée sur la place de la mairie pour acclamer les nouveaux dirigeants** (revue Accord n°9 distribuée par largage aérien par les alliés dans la France restant occupée).

Mais, pendant que Rennes était libéré, d'autres groupes de combat américains poursuivent la traversée du département à marche forcée, profitant de la déstabilisation de l'armée allemande. La situation est paradoxale : les troupes allemandes en repli, prises de vitesse, suivent souvent les libérateurs, d'où de dangereux imbroglios comme au Grand-Fougeray.

## **Grand-Fougeray, le 6 août, chassé-croisé avec les troupes allemandes**

Poursuivant leur route, plusieurs longues colonnes motorisées américaines traversent le Grand-Fougeray, au sud du département, pendant toute la matinée du 4 août. Elles débouchent tour à tour d'une route ou d'une autre. On a l'impression qu'il en vient de partout. Certains chars sont chargés de prisonniers allemands. Les drapeaux ornent toutes les fenêtres et les habitants sont massés sur le bord des rues pour saluer des libérateurs. En milieu de journée, le flux est terminé et Fougeray est laissé à lui-même, aucun Américain ne restant sur place. Mais la garnison allemande de Rennes qui a évacué la ville le 4 août, se dirige également vers le sud. Les soldats sont équipés de façon hétéroclite : véhicules automobiles, hippomobiles, bicyclettes ou tout simplement à pied. Ils avancent avec précautions de chaque côté de la Vilaine, de préférence la nuit pour échapper aux avions alliés. Il leur faudra traverser plus de 60 kilomètres de terrain déjà libérés par les Américains.

Le dimanche 6 août, vers 4 h du matin, un important groupe de soldats allemands surprend les FFI qui surveille le pont de Port-de-Roche, sur la route entre Langon et Grand-Fougeray. Sept sont faits prisonniers et fusillés sur le champ. Les Allemands bivouaquent autour de Port-de-Roche la journée, à couvert sous les bois. Puis ils reprennent leur périple à la tombée de la nuit et arrivent place de l'église de Fougeray vers 23 heures, avec une voiture légère et un blindé en tête. Les FFI veillent dans leur P.C., à l'Hôtel de France sur la place de l'église. Trompée par l'obscurité et croyant qu'il s'agit d'Américains, la sentinelle FFI alla au devant d'eux avant de s'apercevoir de sa méprise. La fusillade éclate alors et le lieutenant Jolivel commandant les FFI est abattu de plusieurs balles tandis que les autres réussissent à s'échapper par l'arrière de l'hôtel. Un tout jeune médecin, le docteur Nouailles, installé il y a seulement deux mois, que l'on savait très « remonté » contre l'occupant, habite à proximité. Alerté par les coups de feu, il s'arme d'un pistolet et d'une grenade qu'il détenait chez lui et se précipite sur la place de l'église, lançant sa grenade et vidant son pistolet sur les soldats allemands avant d'être abattu à son tour. Les soldats allemands eurent sans doute des pertes puisqu'un témoin les vit charger des corps sur des brancards. Pendant que le reste de la troupe poursuit sa traversée du bourg vers le sud, des soldats furieux parcourent les rues du bourg, tirant au hasard sur les murs et les fenêtres. Tirant au jugé au travers d'un soupirail dans une cave, une balle atteint mortellement une jeune femme qui y était descendue avec son enfant en s'éclairant avec une bougie.

Le calme revenu, peut-être au bout d'une heure, le deuxième médecin de la commune et les secouristes sortent pour s'occuper des blessés et des morts. Sur la place de l'église, ils se trouvent nez à nez avec un dernier soldat allemand retardataire et désarmé, sa mitraillette d'une main et son vélo de l'autre. Il leur demande « Où aller, où aller ? » Les secouristes lui montrent de la main la route vers le sud que la troupe avait emprunté et il s'éclipse.



**A gauche, les FFI ramènent au Grand-Fougeray dans leur camionnette chargée de soldats allemands capturés.**

Cahin-caha, les soldats allemands de la garnison rennaise continuèrent leur pérégrination vers le sud, évitant les Américains. Le gros de la troupe atteint Blain les 8-9 août 1944, pour former derrière le canal ce qui allait devenir la poche de Saint-Nazaire. Neuf mois plus tard, ce fut le dernier territoire d'Europe libéré, les troupes alliées n'y pénétrant qu'après sa reddition, le 11 mai 1945.

**Ce buvard d'un écolier de 1947 de Sainte-Anne-sur-Vilaine, près de Port-de-Roche, témoigne de l'impact dans les esprits de ces événements de 1944.**



### **Des situations locales variées**

Ces exemples illustrent la transition très courte, mais parfois confuse pour la population, entre l'Occupation et la Libération en Ille-et-Vilaine.

Il faut aussi noter qu'à côté de ce reflux le long de la vallée de la Vilaine de troupes allemandes de Rennes, encore nombreuses et organisées, de nombreux petits groupes de soldats épars tentèrent aussi un peu partout de s'échapper au travers de la campagne, avec parfois des accrochages. On observa également pendant quelques jours des soldats allemands complètement isolés et perdus se cacher dans les champs et les bois, avant qu'ils ne se fassent capturer par les FFI.

Beaucoup de localités du département connurent ainsi des péripéties particulières. La surprise pour la population peu ou mal informées et la soudaineté avec des retournements de situation parfois dramatiques sont caractéristiques de cette phase de guerre de mouvement très rapide. Cependant, dans certaines localités hors du trajet des troupes, la Libération fut un simple constat sans incident.

Quoiqu'il en soit, après quatre années d'occupation, le soulagement et la liesse de la population furent partout au rendez-vous.

Cependant, une exception départementale non négligeable à ce dénouement rapide : la région de Saint-Malo que les Allemands défendirent âprement. Cet épisode causa de très larges destructions dans Saint-Malo intramuros. La citadelle d'Aleth, où les Allemands s'étaient retranchés, ne tomba que le 17 août. Quant à la petite île de Cézembre, située en face la baie de Saint-Malo, soumise à des bombardements incessants, elle ne se rendit que le 2 septembre.

## Sources :

- Témoignages d'Acignolais : Raymond Fougeroux, Louis Maignan, Jacques N., Claude Perrel, Jean Pillet.
- Jacques et Jean-Jacques Blain, Le Grand-Fougeray, La vie et l'économie locale, T III, 1999
- Alain Erhel, La libération du nord de Rennes par les Américains, avec le témoignage de Julia Rivière, 2014
- Sous la direction de Michel Catala, Les poches de l'Atlantique 1944-1945, PUR, 2019
- Philippe Le Douarec, Esprit de revanche, Editions Glyphe, 2013
- Etienne Maignen, L'étrange libération de Rennes, Editions Yellow Concept, 2017
- Ouest-France du 31 juillet 2020
- Alain Racineux, Histoire d'Acigné et de ses environs, 1999
- Alain Racineux, Résistance, Libération, Réconciliation, 2014
- Eric Rondel, La Libération de la Bretagne, Ed. Ouest & Cie, 2014
- Wiki-Rennes, La Libération de Rennes